

Jacqueline Osty

paysagiste et humaniste

Le jury international, réuni par le ministère en charge de l'aménagement, a élu en juillet dernier Jacqueline Osty Grand Prix de l'urbanisme 2020. Deux fois Grand Prix national du paysage en 2005 et 2018, la lauréate retrace ici un itinéraire professionnel riche en rencontres et projets innovants. Des lieux de vie où la poésie est "source d'émerveillement pour les usagers".

Diagonal : Vous êtes née et vous avez grandi à Casablanca. Aujourd'hui encore vous affirmez votre goût pour le travail de l'urbaniste Henri Prost (1874-1969) qui a réalisé les plans d'aménagement de Casablanca, Fez ou Rabat, et du paysagiste Jean-Claude Nicolas Forestier (1851-1930) qui participa à l'aménagement de Marrakech. Quel rôle a joué cette enfance marocaine dans vos travaux ultérieurs ?

Jacqueline Osty : Le paysage marocain est d'une grande diversité : la côte Méditerranéenne, l'Anti-Atlas, l'Atlas, le désert, la côte Atlantique, mais aussi toutes ces architectures de terre, prises dans les champs. Cela m'a beaucoup marquée, en vivant au contact de la ville, la nature, la plage et la mer. J'ai découvert les travaux de Prost et Forestier par la suite, durant mes études d'architecture et à l'école du paysage. J'ai commencé à regarder avec plus d'attention l'architecture des villes marocaines comme Casablanca, au style colonial très intéressante, vivier d'architecture moderne et d'architecture de terre, ou Rabat, dont l'architecture et l'urbanisme sont très en phase avec le paysage. L'une des premières maquettes de jardin que j'ai faite était liée à la découverte du parc de Fès qui avait été dessiné par Forestier.

■ ■ Vous êtes donc venue à Paris pour intégrer l'école du paysage de Versailles... J'ai d'abord fait des études d'architecture à UP4 – sur le site de l'école des Beaux-Arts à Paris - dans l'atelier de Marion

Le parc des Batignolles à Paris où le thème des saisons est travaillé par secteur.



MARC LEMONIER

Tournon-Branly (1924-2016) dont le père, l'architecte Paul Tournon, avait dessiné l'église du Sacré-Cœur de Casablanca. Ces quatre années m'ont donné le goût du projet et j'ai aussi appris à dessiner.

■ ■ Quand vous intégrez l'école du paysage de Versailles, la profession, sous le l'influence de Bernard Lassus (1) et Michel Corajoud (1937 - 2014) est en train d'évoluer...

Jacques Simon (1929-2015) fut précurseur en parlant, par exemple, du paysage agricole comme d'un paysage. Le terme n'étant plus réservé au jardin ou au travail de composition.

La profession de paysagiste a beaucoup émergé avec le traitement des espaces verts ou publics des villes nouvelles, à la Villeneuve, à Saint-Quentin-en-Yvelines, où le vert remplissait les plans masses. Il fallait bien qu'il y ait des professionnels pour les réaliser...

J'ai fait partie de la troisième promotion de l'école de Versailles qui, avec Michel Corajoud, avait fait sa mue. Après trois ans de fermeture, l'école d'horticulture

devenait en effet une école du paysage. L'approche du projet ne m'étant pas inconnue, à Versailles j'ai commencé à aborder la découverte des milieux, pour reconnaître les végétaux. Le cours de plantes horticoles avec le paysagiste Gilles Clément nous ouvrait à l'écologie.

■ ■ Comment s'est passée la transition entre la fin de vos études et vos premiers travaux reconnus ?

J'ai fait un stage pendant neuf mois aux États-Unis le temps d'une étude avec l'architecte Daniel Treiber sur "Los Angeles, la ville de la maison individuelle" (2). J'y ai, entre autres, constaté que le plan en grille, qu'on pouvait croire rigoureux, permettait pourtant de grandes différences d'atmosphère entre Santa Monica et Pasadena, à quelques dizaines de kilomètres.

J'ai travaillé avec des architectes et des paysagistes, comme Alexandre Chemetoff, Reichen et Robert, participé à la création des décors du film *Nemo* (3) ou collaboré avec l'architecte Jacques Rougerie, promoteur de l'habitat

sous-marin, pour un concours sur le parc Jules Verne à Amiens.

■ ■ **C'est précisément dans cette ville, avec l'aménagement du parc Saint-Pierre, que vous avez pour la première fois l'occasion de mettre en application les principes que l'on retrouvera dans tous vos travaux ultérieurs. Quels étaient-ils ?**

Le concours réunissait des équipes confirmées, mais aussi des équipes étrangères et des jeunes professionnels. Alors que quelques temps plus tôt je réalisais encore des cours d'écoles, j'ai été choisie pour aménager un parc de 20 hectares. Ce projet a été particulièrement important pour mettre en place la manière dont je travaille à partir d'un contexte. Le parc s'inscrit dans le lit de la Somme, dans le prolongement des hortillonnages, au cœur de la ville. Il est entouré par le centre historique, les faubourgs, Saint-Leu qui était encore un quartier industriel en pleine transformation, les quartiers des faubourgs au Nord... J'ai travaillé ces deux dimensions : le paysage Est-Ouest au fil de l'eau et la ville environnante. J'ai commencé aussi à mettre en place un travail de couture qui permet de lier le proche et le lointain, les quartiers entre eux, l'Est et l'Ouest, le Nord et le Sud, en travaillant à plusieurs échelles. L'environnement du parc, avec la tour Perret, la cathédrale, des monuments, des églises, participait au paysage.

■ ■ **Presque dans le même temps, vous faites partie de l'équipe retenue pour l'aménagement du terre-plein central des boulevards Richard-Lenoir et Jules-Ferry à Paris (4). Ce projet avait une troisième dimension avec la présence en sous-sol des eaux du canal Saint-Martin. En avez-vous tenu compte ?**

Les services des canaux n'y tenaient absolument pas...

Avec l'architecte David Mangin, dont c'était l'un des premiers grands projets, nous avons tenté de "relier le proche et le lointain" une fois de plus, mais aussi de relier le visible et l'invisible. J'avais imaginé des "trucs de débutant", comme installer des fontaines dont le fonctionnement aurait été déclenché par le passage de péniches dans le tunnel du canal...

Nous devons composer avec la question du paysage et celle des usages. Ce n'est pas un jardin ou un parc, mais une promenade, composée de séquences,

Le Grand Prix en quelques mots

Jacqueline Osty a conçu quelques parcs et autres espaces publics majeurs de ces dernières décennies, tels le parc Martin-Luther-King, dans le quartier des Batignolles à Paris (XVII^e) ou, plus récemment, les promenades de Reims inaugurées en septembre dernier. Côté projet urbain, elle œuvre notamment, avec l'urbaniste Claire Schorter, à la 3^e phase d'aménagement de l'île de Nantes. Jacqueline Osty a remporté le Grand Prix national du paysage à deux reprises, en 2005 pour le parc Saint-Pierre d'Amiens et, en 2018, avec In Situ paysage et urbanisme, pour la grande promenade fluviale de la rive gauche, à Rouen.

Les nominés : L'AUC, l'agence d'architecture et d'urbanisme fondée en 1996 par Djamel Klouche, Caroline Poulin et François Decoster, qui dirigea une des 10 équipes pluridisciplinaires engagées dans la réflexion sur le Grand Paris en 2008.

Laurent Davezies, titulaire de la chaire "Économie et développement des territoires" au Conservatoire national des Arts et Métiers (Cnam).

Jean-Marc Offner, chercheur et enseignant. Il dirige l'a'urba, l'agence d'urbanisme Bordeaux Aquitaine.

Le jury 2020 était présidé par Stéphanie Dupuy-Lyon, directrice générale de l'aménagement, du logement et de la nature (DGALN) et composé de différents acteurs du monde de l'urbanisme.

dont quelques espaces ouverts. Deux terrains destinés aux boulistes et deux espaces réservés à des marchés alimentaires étaient déjà en place, ils ont été conservés et aménagés. Nous avons défini une image de paysage, composant avec des squares fermés et des esplanades. Par exemple, nous avons mis six mois à obtenir que les grilles ne fassent pas deux mètres de haut comme dans les parcs, mais que leur hauteur soit limitée à 1,35 mètre, en affirmant : "Il faut que le regard puisse passer au-dessus des grilles. Même aux heures où les squares sont fermés."

Le boulevard Richard Lenoir, c'est un terre-plein, une promenade insérée dans un tissu urbain... Mais nous ne travaillions pas de façade à façade et il n'y avait pas de projet urbain. C'est seulement par la suite que j'ai été amenée à travailler sur différents espaces publics, comme la place des Jacobins à Lyon, et à appréhender le travail sur "le vide", un vide construit, et la manière de le traiter.

■ ■ **Comment composez-vous avec ces autres vides que sont l'horizon lointain de l'océan, comme aux Sables d'Olonne, ou le méandre d'un grand fleuve comme à Rouen ?**

Ces paysages sont grandioses, il faut mettre en valeur ce que l'on voit, c'est la ligne d'horizon qui est importante. Je crée des conditions de confort et de plaisir pour les gens. Nous nous demandons si un garde-corps est une manière de souligner l'horizon, nous évitons les murets qui brisent la vue. C'est un travail sur la promenade, la contemplation, la rencontre des usages. Aux Sables d'Olonne, le bord de mer était aménagé pour les bus et l'automobile, nous avons mieux pensé la distribution et la géométrie de ces usages pour donner plus de place à la promenade.

À Rouen, nous avons travaillé sur 1,8 kilomètre de bord de quai, en rapport

avec une géographie très présente. Ce n'est pas l'horizon de la mer, mais les silhouettes des collines. Le méandre de la Seine fait partie du paysage mental des habitants. Le Rouennais va toujours penser à son amphithéâtre de collines, où la ville est nichée avec toutes ces verticales, ces églises, ces clochers. Il y a plusieurs vues, le proche et le lointain, cela se met en scène. La topographie est un outil très important qu'un paysagiste maîtrise peut-être plus qu'un architecte.

■ ■ **Vous avez participé dès l'origine, avec la réalisation du parc de la caserne de Bonne à Grenoble, à l'histoire des écoquartiers. Vous travaillez aujourd'hui sur l'Éco-Quartier Flaubert à Rouen (5). S'agit-il de projets particuliers ?**

La notion d'écoquartier ne devrait plus exister.

Il y a eu une espèce de révélation sur la question écologique, mais elle est présente dans toutes nos préoccupations depuis longtemps. C'est la base de notre activité. Nous travaillons avec le vivant, nous ne pouvons pas faire n'importe quoi, sinon cela ne pousse pas... Alexandre Chemetoff disait que "le territoire nous donne en héritage les lois de sa transformation". C'est normal de faire au mieux pour gérer cela, récupérer les eaux, ne pas gaspiller l'espace, etc.

À Grenoble le parc de Bonne se compose de la caserne, du nouveau quartier contemporain et des écoles des années 80 ou 70. Ce sont trois éléments qui ont chacun une histoire différente. Christian Devillers était en charge de l'urbanisme. Le parc crée du lien entre les différents éléments qu'il permet de traverser, il organise les flux piétons et vélos. Il y a des logiques transversales qui vont chercher bien plus loin que le périmètre même dans lequel nous étions censés travailler.

● ● ●

Grand Prix de l'urbanisme



■ ■ Vous avez connu une expérience particulière avec le réaménagement du Zoo de Vincennes. Comment construire un paysage forcément factice ?

Aménager un zoo, abritant cent espèces d'animaux, revient à avoir cent clients particuliers. Pour l'un, il va falloir mettre des grilles de cinq mètres de haut avec des bas-volets, pour l'autre, c'est de la corde pour qu'il grimpe, ici il faut un abreuvoir et là mettre une mangeoire, il faut de la boue pour les hippopotames, etc. Nous avons l'habitude de traiter du vivant en travaillant avec le végétal, mais en faisant un zoo, il faut protéger l'animal, l'empêcher de sortir et protéger le soignant par rapport à l'animal, interdire aux visiteurs de rentrer dans l'enclos ou dissuader les herbivores de manger les feuilles des arbres...

C'est à la fois de la scénographie et de la gestion de flux. Il ne faut surtout pas faire du pastiche d'habitat naturel, mais respecter les besoins des animaux pour qu'ils puissent se cacher. Je me suis appuyée sur des techniques de théâtre avec le paysage à coulisse, des profondeurs que l'on utilise aussi dans le paysage.

Parmi les enseignements de ce type de projets il y a les manières de jouer avec les limites. Le zoo de Vincennes est un petit zoo, mais avec les rideaux d'arbres que nous avons plantés, on a l'impression qu'il

est beaucoup plus grand qu'il ne l'est.

■ ■ L'aménagement du parc des Batignolles vous a amenée à une autre manière de mettre en scène le paysage...

C'est un grand parc de 10 hectares, sur l'emprise des voies de la gare de Saint Lazare.

Le projet était lié à la perspective des Jeux Olympiques de 2012. Avec l'urbaniste François Grether, en charge de l'aménagement du secteur Clichy-Batignolles, nous avons proposé un parc au centre du quartier, et non le long des voies ferrées. Nous avons également proposé de franchir "à plat" la ligne de la petite ceinture qui traverse son emprise pour éviter la présence d'une butte ou d'un viaduc.

Le parc est un lieu de passage, ses voies sont en connexion avec les rues du nouveau quartier, les passerelles et les rues des Batignolles. J'y ai développé le thème des saisons avec un paysage qui change, que l'on vient voir au printemps ou à l'automne. Je l'ai fait de manière "spectaculaire", par secteur. Au début du printemps, la première partie du parc est une explosion de roses, comme les cerisiers au Japon. En été, ce sont les graminées qui projettent leurs ombres. De l'autre côté du parc, des végétaux sont plutôt rouges ou oranges en automne. L'hiver, le bosquet au fond offre une forêt de résineux et

Ici le parc de la caserne de Bonne à Grenoble, qui crée du lien entre différents lieux.

de bouleaux. La qualité paysagère est importante, comme celle de la mise en scène des végétaux. Mais ce qui est intéressant, ce sont les usages. Il y a des boulistes, des jeux d'enfants dans les coins, un chapiteau, on peut s'isoler ou se mettre au milieu de la pelouse, par terre. J'ai été assez étonnée de voir cette densité d'usages imaginés par les habitants du quartier.

■ ■ Depuis Alexandre Chemetoff en 2000, d'autres paysagistes, Michel Corajoud ou l'agence TER, ont reçu le Grand Prix de l'urbanisme. Que dit cette série de distinctions de l'évolution de votre profession ?

Il n'y a pas une seule manière de faire la ville.

Sur le projet de l'île de Nantes, où je suis mandataire de l'équipe, je travaille en permanence avec l'architecte et urbaniste Claire Schorter. Elle a des outils d'urbanisme que je ne maîtrise pas, les architectes ont les leurs, nous en avons d'autres.

Aborder la ville par le paysage, c'est une autre manière d'en aborder la constitution, de la penser. Je ne dis pas que c'est la bonne et la seule, mais c'est une manière de travailler des projets urbains à partir de la géographie. Nous percevons la ville davantage par les creux que par les pleins. Nous partons toujours des sites : au bord d'un fleuve le paysage est déjà là.

Il y a toujours quelque chose à apprendre et à mettre en valeur dans l'essence même du contexte, de son histoire et des gens. ■

Propos recueillis par
Marc LEMONIER

(1) Bernard Lassus, chargé de cours à la Section paysage de l'École d'horticulture de Versailles, est en 1976 l'un des cofondateurs de l'École Nationale Supérieure des Paysages de Versailles.

(2) Dans le cadre d'une étude intitulée Architecture et paysage en Californie du Sud. En collaboration avec le Centre d'Étude Documentaire pour la Recherche Architecturale (Cedra)

(3) Film d'Arnaud Salignac en 1984 avec Mathida May et Harvey Keitel

(4) Un espace d'un kilomètre huit-cent, entre la place de la Bastille et la rue du Faubourg du Temple dans le 11^e arrondissement. Maîtrise d'ouvrage : Ville de Paris. L'équipe de maîtrise d'œuvre se composait de l'agence Seura architectes - Florence Bougnoux, Jean-Marc Fritz, David Mangin - (mandataire), Alain Payeur (design de mobilier urbain), Jacqueline Osty (paysagiste), Concepto (concepteur lumière), Sechaud Bossuyt (BET), Jean-Max Llorca (fontainier), SCB (économiste). Le projet a été réalisé entre 1991 et 1995

(5) Le quartier s'étendra sur 90 hectares, soit l'équivalent en surface du centre historique de Rouen, avec la réhabilitation d'un ancien site industriel et portuaire en un espace urbain et paysager. Le groupement de maîtrise d'œuvre se compose de l'Atelier Jacqueline Osty et associés, Egis et l'urbaniste Yves Couloume de l'agence Attica.